

Ippolita Avalli

Aime-moi

Albin Michel

Mon fleuve s'écoule jusqu'à toi
Mer bleue ! M'accueilleras-tu ?
Mon fleuve attend ta réponse
Ô Mer sois bienveillante
Je t'apporterai des ruisseaux
Venus de pays lointains
Eh Mer *Prends-moi* !

Emily Dickinson

Voici l'histoire de Giulia, telle qu'elle m'a été racontée.

L'automne est bien avancé et elle écrit sur les rochers d'une île tropicale, dans un archipel aux confins de notre monde, des phrases passionnées adressées à l'homme qu'elle aime.

Il l'a aimée éperdument, l'espace d'un instant, il y a des années. Pour elle, il a trahi un serment, et ce moment d'amour a bouleversé son existence en même temps que celle de Giulia.

Dans l'archipel, tout le monde connaît Iyashi no shisyo « le maître qui guérit ». C'est un nom fameux dans les îles des Nansei. Les gens lui rendent visite comme à un saint homme. Il impose les mains et enlève les maladies, il rend l'espoir,

Tout le monde connaît aussi Giulia. Ishi ni mono o kaku gaijin, « l'étrangère qui écrit sur les pierres », c'est le nom qu'on lui donne.

Là-bas, on parle d'innombrables dialectes, mais, pour l'atteindre, lui, Giulia ne peut compter que sur sa langue maternelle. Il lui a fallu déployer des trésors de courage pour faire de sa parole toute sa féminité, et de son écriture son amour.

Tôt ou tard, pense-t-elle, ces mots lui parviendront et le toucheront.

Je n'aurai plus besoin d'écrire. Quand il m'embrassera.

Et c'est l'absence de réponse qui lui donne la force de continuer. Elle a vieilli en attendant sa réponse.

Mais l'amour la soutient sans cesse.

Et, jusqu'à cet instant, cet acte qui n'a pas eu lieu entre eux est, pour Giulia, le plus réussi de sa vie.

1

Quand elle est partie pour les îles, Giulia était à peine une jeune fille. Elle avait eu une enfance heureuse. Une adolescence parfaite. Le sort lui avait accordé presque tout ce que l'on peut désirer : la beauté, l'intelligence, un tempérament ardent. Un esprit conciliant. Des pressentiments. De grandes intuitions. L'aisance. L'insouciance.

Soudain, tout s'était effondré.

La voiture de ses parents était rentrée dans un arbre, avant de basculer dans un ravin. Au moment où l'auto avait quitté la route, sa mère avait déverrouillé les portières. D'un coup d'épaule, Giulia avait réussi à ouvrir la sienne, à l'arrière. Une embardée l'avait éjectée hors du véhicule, saine et sauve.

Sa maman lui avait sauvé la vie, la mettant au monde pour la seconde fois. Mais Giulia ne parvenait pas à accepter cela. Elle se sentait coupable. Pourquoi avait-elle survécu quand les êtres qu'elle aimait le plus au monde avaient péri ?

Il n'y avait pas de réponse. Il n'y a pas de réponse qui puisse élucider entièrement les raisons de la mort quand on les rapporte à l'immense valeur que la vie revêt pour nous.

Autour de Giulia, quelque chose s'était clos, inexorablement. Une chape était tombée sur elle, qui l'avait gelée de l'intérieur et coupée de la réalité.

Elle passait ses journées seule, à se promener, sans parler à personne. Elle avait rompu avec l'école, avec ses amis. Elle n'arrivait à s'endormir qu'à l'aube et sautait alors au bas de son lit, les yeux écarquillés. Seule la mort pouvait rétablir la justice. Elle l'invoquait en silence. Les mains croisées sur la poitrine, elle imaginait qu'elle franchissait son seuil. Pour seule réponse, une vague odeur du tabac à pipe de son père lui parvenait de la salle de séjour, un léger parfum de santal, l'essence préférée de sa mère. Mais ces arômes s'évanouissaient aussitôt.

Alors, elle allait se blottir dans l'armoire de la chambre de ses parents. Elle enfouissait son visage dans les complets de son père. Elle embrassait l'ourlet du manteau de sa mère. Elle évoquait les moments de tendresse. Elle aurait donné n'importe quoi pour les rejoindre.

À l'aide d'une longue aiguille, on aurait pu crever la bulle de douleur où elle était emprisonnée. Alors, l'agrégat de souffrance se serait dissous, et elle aurait recommencé à vivre.

Mais cela n'arrivait pas. Une barrière invisible l'empêchait d'avancer, la retenait à mi-chemin entre le moment où elle était encore dans la voiture, quelques secondes avant le choc, et celui où elle avait été éjectée, indemne, sur le talus.

Jamais assez au-delà, et encore moins en deçà de ce seuil.

2

Comment un sentiment de culpabilité a-t-il le pouvoir de nous paralyser ?

Comme sous l'effet d'une drogue, tout, en Giulia, s'était troublé, tout s'était ralenti. Elle n'éprouvait ni désirs ni impatiences. La petite fille pleine d'aspirations et d'intuitions qu'elle avait été avait rapetissé jusqu'à la taille d'un haricot. Elle ne demandait rien. Elle ne voulait rien. Elle se taisait, se cachait dans la nouvelle Giulia qui marchait et marchait sans savoir où aller.

Elle parcourait la ville en traînant derrière elle son âme comme un fardeau très lourd.

Elle l'aurait volontiers vendue à vil prix. Quel soulagement elle aurait éprouvé, alors, à se regarder, projetée sur un mur, et à s'apercevoir qu'enfin son ombre avait cessé de la suivre !

3

Un après-midi, elle se retrouva devant une église.

Solitaire, au sommet d'escaliers ensoleillés. Entourée par la circulation et en même temps isolée, un monde à part.

Comme elle lui ressemblait ! Giulia s'arrêta pour la regarder, fascinée.
 Une image lui traversa l'esprit, issue de la terre des moments chéris. D'autant plus chéris qu'ils étaient perdus : sa mère qui se signait.
 Est-ce pour cela qu'elle entra ?
 Les travées étaient désertes et silencieuses.
 Une vieille femme se leva en faisant grincer un confessionnal
 Tout, dans cette église, lui rappelait son enfance. Les odeurs, le recueillement, les anciens gestes de son passé heureux. Elle éprouva le besoin d'aller s'agenouiller.
 La grille libérait un délicat parfum d'amande amère en même temps qu'une voix basse qui lui donna un coup au cœur.
 « *In nomine Patris et Filii..* »
 Un accroc à la jupe. Un bas qui file. Un ongle casse. C'est ce que ressentit Giulia en elle-même. Quelque part en elle-même. Elle pleura. Tout bas. Plus elle pleurait, plus elle avait envie de pleurer, l'esprit vide, le front appuyé à la grille, les mains le long des hanches, étouffant ses sanglots, noyée dans la marée qui gonflait sa poitrine.
 De l'autre côté, le confesseur attendait, en silence.
 Le temps s'écoulait. Giulia était incapable de parler. Elle était incapable de cesser de pleurer.
 Quand elle se calma, enfin, l'ombre obscurcissait les rosaces de la nef.
 Le prêtre était-il encore là ?
 Oui. En effet :
 « Priez pour les anges, et vous verrez que les anges prieront pour vous », dit doucement la voix.

4

Loin de cette voix, Giulia s'enfonçait dans la terre des glaces. Près de cette voix, Giulia retrouvait son mur des lamentations personnel.
 Elle retourna dans cette église, souvent. Elle y allait l'après-midi, toujours à la même heure.
 Elle attendait d'être la dernière. Elle s'agenouillait. Le prêtre récitait sa formule et elle commençait à pleurer.
 Giulia croyait qu'en raison de sa condition de ministre de Dieu, ce prêtre ne pouvait pas lui mentir. En aucun cas.
 Il y avait, dans tout cela, la promesse d'un salut.
 Était-ce cela qui la consolait ?
 Était-ce cela qui la faisait pleurer ?

5

Lentement, doucement, l'ancien, l'authentique noyau de Giulia reprenait consistance.
 Il se condensait autour des paroles du prêtre. Les quelques phrases qu'il lui disait de temps à autre se gravaient dans son cœur. Giulia se les répétait comme une formule magique, elle les sentait descendre sur elle comme une bénédiction.
 « Quelles que soient les erreurs que nous avons pu commettre, nous sommes tous innocents dans l'amour de Dieu. »
 La bulle d'effroi se lézardait, comme sous l'action d'un vent puissant. Ses parois tremblaient.
 Il y eut un premier signe d'amélioration lorsque, un matin, au lieu de boire en hâte son café au lait, debout dans la cuisine, comme à son habitude, elle mit la table pour le petit déjeuner.

En faisant la vaisselle, ensuite, elle entendit clairement la voix du prêtre :

« Ne lâche pas ma main ! » dit-il.

Bien qu'elle fût pleinement consciente qu'elle était seule, Giulia se retourna brusquement. La tasse lui glissa des mains, tomba par terre et roula sous l'évier.

Intacte.

Pour la première fois depuis l'accident, elle sourit.

6

Protégé par la grille, le prêtre l'écoutait pleurer. Giulia ne savait pas qu'il était Jean. Jean ne savait pas qu'elle était Giulia.

Aucun des deux ne pouvait imaginer ce qu'ils allaient bientôt devenir l'un pour l'autre.

Le geste qui allait les bouleverser attendait, tapi, dans l'avenir, sur ce plan de la réalité qui est déjà présent, mais qui attend de rencontrer sa forme pour se manifester à nos sens,

7

Parfois, elle s'arrêtait pour se reposer dans le jardin public, derrière chez elle.

Assise dans l'herbe, adossée au tronc d'un palmier ou d'un pin, Giulia regardait les gens. C'était de nouveau le printemps. Les amoureux s'embrassaient, les maîtres promenaient leur chien, les mamans poussaient les landaus, les enfants jouaient au ballon. Depuis qu'elle se confessait, elle n'éprouvait plus la morsure de l'envie en surprenant, chez les autres, des démonstrations d'affection. Le grand espace blanc, qu'elle découvrait en elle lorsqu'elle fermait les yeux, l'effrayait moins si elle se trouvait parmi des gens qui s'aimaient.

Elle glissa doucement dans le sommeil.

Elle rêva qu'elle était dans un endroit exigü, sombre, et qu'elle avait une petite porte ouverte sur la poitrine. Son cœur s'était enfui par là. Giulia l'entendait battre au loin. Oh, je t'en prie, reviens ! le supplia-t-elle, comment puis-je vivre sans toi ?

Elle tomba, tel un corps mort, fendant la lumière. Elle traversa tout le ciel. Elle atterrit sur une plage tropicale de sable fin et de pierres volcaniques qui se mirent à ramper comme de gros crabes, la transportant vers la mer. Près d'un rocher battu par les vagues, deux palmiers s'élançaient au-dessus d'une souche unique : l'un, plus bas et plus mince, s'appuyait à l'autre tronc, puissant. Assis sur le rocher, un garçon l'attendait. Sur sa peau, dans ses cheveux, la nuit s'était posée avec toute la douceur de l'obscurité, avec toutes les racines de la force, et Giulia pensa qu'elle n'avait jamais rien vu de plus beau.

Le garçon avait joint les mains en coupe, délicatement, autour d'un cœur palpitant, d'un beau rouge sombre, qui brillait sur sa peau noire, et il riait. Giulia ne l'avait encore jamais vu, mais le reconnut aussitôt : c'était le sien.

Soudain, le garçon fut à côté d'elle.

« Aime-moi ! » lui murmura-t-il.

Ses lèvres effleurèrent les siennes. Giulia les entrouvrit.

Il l'embrassa et, d'un bond, le cœur regagna sa place dans sa poitrine.

Il peut bien me le rendre, maintenant qu'il me l'a volé, pensa Giulia, et c'est alors qu'elle s'éveilla, amoureuse, avec, dans la bouche, une saveur qu'elle ne connaissait pas.

Le soleil s'était couché. Le parc était désert et un grand vent agitait la clairière en courbant les brins d'herbe.

8

Le père Jean était d'une nature débordante de charité et d'amour pour les créatures souffrantes, pour leurs évidentes limites, et désirait vraiment, par ses bons offices, être au service de Dieu.

Il restait confondu devant l'immense chagrin de la jeune fille. Si seulement il avait possédé l'épée de l'archange Michel pour le chasser, comme saint Georges avec le dragon ! Il avait cependant bon espoir d'y mettre un terme. Il attendrait patiemment que, ayant épuisé ses larmes, elle trouve le courage de parler. Pour lui remettre ses péchés et l'absoudre au nom de Dieu.

On lui avait appris à dompter les pensées, les paroles et les actes. Mais personne ne lui avait appris à dompter les liquides.

Pour autant qu'il sût, seul le Christ avait réussi soumettre les eaux, le jour où il avait marché dessus. Pierre lui — qui, pourtant, était un saint — avait coulé.

À travers les trous de la grille, il voyait avec appréhension s'agenouiller la jeune fille. Il percevait clairement la force et le parfum de ses larmes. Il arrivait qu'il eût la gorge nouée.

Il arrivait qu'il dût faire appel à toute sa foi pour ne pas se laisser aller à pleurer avec elle.

9

Grâce au garçon à la peau sombre, Giulia se réconcilia avec la vie. Elle pensait continuellement à lui. Chaque soir, lorsqu'elle se glissait dans son lit, elle rappelait à son esprit les détails de son rêve. Les yeux fermés, elle retournait par la pensée sur la plage, elle revoyait les grosses pierres qui la transportaient, le rocher, les palmiers, la mer. Mais le rocher était désert : le garçon n'était pas là. Alors, elle évoquait encore son image, ses mains serrées sur son cœur, le baiser qu'ils avaient échangé. Elle projetait la scène plusieurs fois pour l'appeler.

Mais il ne se présentait pas.

C'est ainsi que Giulia prit un crayon et du papier. Elle désirait emprisonner la couleur de sa nuit, la douceur de son obscurité et les racines de sa force pour pouvoir s'en nourrir, parce qu'elle en avait besoin. Mais elle ne savait pas dessiner. Elle ne parvint qu'à tracer deux arcs naissant de même base, l'un plus haut, l'autre plus bas : les deux palmiers. Quelques *s* couchés : les pierres. Une ligne droite à l'arrière-plan : la mer.

Elle s'arrêta, mordillant l'extrémité de son stylo. Puis, soudain, elle se décida. Elle écrivit, en caractères d'imprimerie, à la place du visage du garçon :

Aime-moi.

Elle contempla le résultat. Aime-moi, murmura-t-elle plusieurs fois, de tout son cœur, comme s'il pouvait l'entendre et en jouir avec elle.

Elle embrassa le papier et le cacha sur son sein.

10

Elle portait toujours le papier sur elle. Quand elle se changeait, elle le remettait en place dans ses nouveaux vêtements. Si ses doigts le touchaient par inadvertance dans une poche, dans son soutien-gorge, dans un bas, elle tressaillait et souriait à peine, comme font les jeunes filles quand elles ont un secret.

11

Désormais, il lui coûtait beaucoup moins de rester chez elle. Elle avait tant à faire ! Prendre les morceaux de sa vie passée, que l'accident avait brisée, et les assembler de nouveau.

Les coller patiemment l'un à côté de l'autre. Non pas pour sanctifier le passé, le transformer en icône, mais plutôt pour l'archiver, de manière à pouvoir s'en souvenir, sans être

conditionnée par lui. Elle avait cru vivre à jamais dans sa bulle de douleur. Et voilà qu'un garçon, fait de cette matière impalpable des rêves, l'avait libérée. Un garçon qui portait le nom qui fait tourner le monde.

En ces jours de renaissance, Giulia était habitée par un sentiment d'émerveillement : elle avait perdu tout ce qu'elle avait, et, le perdant, l'avait retrouvé.

12

Elle avait ouvert les fenêtres de la chambre de ses parents, avait aéré le dressing, les armoires. Elle avait vidé les tiroirs du bureau de son père, et ceux où sa mère rangeait sa lingerie intime.

Elle tressaillit en entendant sonner une cloche.

Le prêtre ! Depuis qu'elle était amoureuse, elle n'était plus allée à l'église. Bien que, au fond, ce fût très naturel, car elle sentait qu'elle avait épuisé ses larmes, elle éprouva une pointe de remords à son égard. Il fallait au moins qu'elle aille le remercier. Elle avait une dette envers lui. Sans son aide, elle n'aurait jamais réussi à se retrouver.

Le jour déclinait et, comme toujours, l'église était déserte. Des cierges, feux futiles sur les autels, dans les chapelles. Un léger parfum d'encens. Giulia alla vers le confessionnal. Elle s'agenouilla. Il n'y eut aucun mouvement. Le parfum d'amande amère ne se libéra pas par les trous de la grille.

Giulia attendit et, comme personne ne venait, s'approcha du maître-autel.

Sur le côté du chœur, il y avait une porte avec une petite plaque : sacristie. Giulia l'ouvrit. Elle se retrouva dans un vestibule rempli de choses d'église. Il donnait, à l'autre bout, sur une cour. Dans la lumière du crépuscule, Giulia distingua le feuillage d'un magnolia. Sous l'arbre était un prêtre. Il lui tournait le dos, penché sur quelque chose.

« Excusez-moi... »

Le prêtre se retourna. Le livre qu'il lisait tomba de ses mains. Giulia se sentit soulevée dans les airs en découvrant, au-dessus du col rigide du plastron, le visage qu'elle désirait tant revoir.

Sur la peau, dans les cheveux du prêtre, la nuit s'était posée avec toute la douceur de l'obscurité, avec toutes les racines de la force.

En tombant, le livre s'était refermé. Le titre se détachait sur la couverture. Giulia ne put s'empêcher de le lire. *Poema del Cante Jondo*, Federico Garcia Lorca.

Il sourit, et ce fut comme si une lame de lumière déchirait l'ombre fragile du soir.

« Je suis le père Jean », dit-il.

Et Giulia reconnut la voix qu'elle aurait reconnue entre mille : celle de son confesseur.

Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Et un mot lui échappa, s'effaçant de son esprit au moment même où elle le prononçait.

Sa vue se brouilla et elle glissa à terre, évanouie.

Quand elle reprit ses esprits, le prêtre était penché sur elle. Les traits altérés, le col du plastron de travers et une expression d'ardeur et de bonheur stupéfait peinte sur son visage, qui fit rougir Giulia jusqu'à la racine des cheveux.

Elle était en sueur. Elle voulut se relever, il l'aida. Leurs gestes étaient décousus, mal coordonnés et, quand leurs mains se rencontrèrent, tous deux s'écartèrent brusquement, comme s'ils avaient touché le feu.

Giulia se raccrocha à la banalité des : *excusez-moi, merci, ne vous inquiétez pas*, mais n'en fut que davantage troublée. Alors, elle se tut, et pourtant le silence était lourd comme un rocher.

Elle commença à ramasser les objets qui étaient tombés de sa poche, quelques pièces éparses, mais elle eut vraiment envie de disparaître quand elle vit, par terre, la feuille à demi dépliée.

Elle la prit, la froissa. (L'a-t-il vue ? Mon Dieu, l'a-t-il lue ? se demandait-elle cependant, oubliant que, pour lui, le dessin n'aurait eu aucun sens.)

Elle recula jusqu'à la porte, avec un signe de la tête par lequel elle voulait prendre congé, mais qui se transforma en une révérence inachevée.

Elle sortit, fuyant ce sentiment de panique que sa seule vue déclenchait, n'emportant qu'une seule certitude, celle de son supplice.

13

Désordre émotif, tumulte, incrédulité, une foule de pensées et de suppositions s'entrechoquaient dans l'esprit de Giulia. Elle était bouleversée.

Les heures qui passaient ne purent la calmer. Elle se sentait à la fois triste et heureuse. Effleurée par la grâce et frappée par le sort. Apeurée et pleine de courage. Amoureuse et impuissante. Dévouée et inutile.

Pourquoi tout cela m'arrive-t-il ? Pourquoi ai-je aussi peu de chance ? se demandait-elle, se consumant d'angoisse et de ferveur.

Cette part infiniment petite d'elle-même qui n'avait jamais cessé d'avoir confiance en la vie l'avait dirigée vers un pieux confesseur, qui avait su endiguer ses larmes.

Sa force retrouvée lui avait dépêché en rêve un merveilleux garçon à la peau sombre dont elle s'était éprise.

Puis l'amoureux de son rêve était devenu un jeune homme en chair et en os.

Et c'était son confesseur : un prêtre, penché sur elle, le visage altéré, le col du plastron en désordre.

14

Que penser ? Que faire ? Comment se comporter ? Aller lui parler ? Pour lui dire quoi ? Que pourrait-elle bien lui dire de sensé ?

Rien, c'était là ce qu'elle devait faire, rien. Penser à autre chose. Oublier. L'oublier.

Mais plus elle s'appliquait à ne plus y penser, plus il hantait son esprit. Elle se torturait en tentant de se rappeler ce qu'elle lui avait dit avant de s'évanouir. Comme elle n'y parvenait pas, elle imagina l'inimaginable.

Jean, se répétait-elle, Jean.

Elle vivait comme en suspens, déplacée, exilée. Elle se traitait d'idiote, mais restait à l'écoute, comme si, d'un moment à l'autre, il pouvait l'appeler.

Quand elle pensait à lui, à quel *lui* pensait-elle ?

Au garçon de son rêve, ou à Jean, le prêtre ?

Une voix s'élevait des profondeurs de son cœur et lui disait : tu le sais, tu le sais bien, ni à l'un ni à l'autre.

À cette troisième force qu'ils formaient ensemble, unis dans ses sentiments comme dans son désir.

15

Il semble que ce qui nous arrive se produise parce qu'il trouve une réponse en nous.

Parce que nous savons ce que nous ignorons savoir.

Parce que tenter de savoir ce que nous ignorons savoir, c'est précisément ce qui nous passionne.

Giulia parcourait, inlassable, les couloirs des événements. Elle ouvrait toutes les portes, entrait dans chaque pièce. Elle dressait l'inventaire des meubles et des objets. Il y avait toujours

quelque chose hors de sa portée. Il restait toujours une porte fermée dont elle n'avait pas la clef, devant laquelle elle se tenait, éprouvant une sensation précise, aussi énigmatique pour sa raison qu'elle était claire pour ses sentiments.

S'il n'était pas facile de l'ouvrir, c'est parce qu'y était enfermé un secret, ou plutôt une énigme.

Giulia ne pouvait pas savoir que cette énigme, c'est l'amour même. Mais elle pressentait que Jean en détenait la solution.

Il fallait qu'elle trouve le courage d'aller la lui demander.

En rêve, il l'avait rendue amoureuse.

Dans le confessionnal, il avait su endiguer ses larmes.

Dans la réalité, il trouverait les mots pour apaiser son ardeur et dissiper son malheur.

16

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'elle trouve le courage de retourner à l'église. Une alternance de possibilités sans cesse examinées, sans cesse rejetées. Elle pensait lui écrire un billet et finissait par déchirer tout un bloc-notes. Mon Dieu, comment dire certaines choses à un prêtre, si, en plus, il appartient à une autre race ? Voilà ce qu'était l'odeur d'amande amère qui l'avait frappée dès la première fois : le parfum de sa peau ! Et, dans son accent, il y avait quelque chose de rauque, de sauvage, qui la faisait frémir. Peut-être les premiers hommes avaient-ils ce timbre de voix quand ils essayaient de moduler les premières prières.

Le moindre détail de ce qu'elle avait vécu avec Jean le prêtre éveillait en elle un sentiment de pudeur. La moindre nuance de ce qu'elle avait échangé avec le garçon à la peau sombre la plongeait dans l'anxiété. Autant elle avait désiré que son rêve se transforme en réalité, autant, maintenant, elle avait peur de s'endormir.

Ce fut après avoir énormément hésité qu'elle se dirigea vers le confessionnal.

Mais de l'intérieur ne lui parvint aucun parfum d'amande amère, et la voix qui la salua selon le rituel de la confession n'était pas celle à laquelle elle s'attendait.

Giulia, piquée au vif, bondit sur ses pieds, s'éloigna dans une furie telle qu'elle dut s'appuyer sur les fonts baptismaux pour reprendre haleine. Le rideau du confessionnal avait été légèrement écarté et le visage d'un vieux prêtre l'observait, interloqué.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis deux femmes sortirent de la sacristie et se dirigèrent vers la porte en chuchotant.

« Il paraît qu'on l'entendait sangloter la nuit. Que, le matin, son oreiller était tout trempé, comme s'il l'avait mis sous un robinet.

— Pauvre garçon, si jeune, Dieu sait quelle douleur il pouvait avoir pour pleurer comme ça.

— De mauvaises nouvelles de chez lui. Ces gens-là sont toujours en guerre. Il paraît que, pour le sauver, sa mère l'a d'abord caché dans un panier, puis sous la soutane d'un jésuite.

— Vingt ans ! ça a beau être un prêtre, qu'est-ce que tu veux comprendre aux problèmes d'un garçon de vingt ans !

— Où l'ont-ils envoyé ?

— Loin. Trop loin. À l'autre bout du monde. »

17

Giulia rentra chez elle, le cœur lourd. Elle prit le papier dans le tiroir et l'étala sur la table (elle ne le portait plus sur elle depuis ce soir-là, à l'église). Elle regarda le dessin avec un amour infini. Une horrible pensée : bientôt, le crayon s'effacerait sur le papier. Elle repassa au stylo-bille

les traits du palmier, les *s* allongés qui formaient les pierres, les mots *Aime-moi*, le visage adoré du garçon.

Même si tu n'es plus là, pour moi, tu seras toujours Jean, pensa-t-elle en claquant des dents, fiévreuse.

Ses mains tremblaient.

Elle vit avec effroi que le papier noircissait entre ses doigts et elle le laissa tomber d'un coup.

Trop tard. Il fumait déjà. Une langue de feu courait sous la page. En un instant, elle dévora le dessin, complètement.

Le papier se transforma en une membrane couleur soufre, aussi légère qu'une plume de rouge-gorge. Elle se désagrégea dès que Giulia l'effleura du bout des doigts.

18

Elle ne savait plus quoi faire d'elle et se glissa sous ses couvertures. Elle était lasse, terriblement lasse. Elle ne tarda pas à s'endormir.

Elle rêva qu'elle se trouvait sur la plage tropicale. Jean l'attendait. Il n'était plus assis sur son rocher, mais debout, en soutane, avec le col de son plastron de travers et cette expression d'ardeur et de bonheur stupéfait qu'il avait eue la dernière fois.

Tout en la regardant avec un amour infini, il sortit de sa poche une tulipe renflée, d'un bel orange brillant. Il la lui tendit avec délicatesse, comme si c'était un objet fragile, en lui disant de cette voix qui la faisait vibrer :

« Cela, c'est moi. Prends-le, tu sauras ce qu'il convient d'en faire. »

Giulia vit aussitôt que les pétales de cette fleur solitaire formaient une gaine, close sur toute sa longueur par une fermeture à glissière. Elle la fit descendre. À l'intérieur, à n'y avait rien.

Elle se réveilla en sursaut, porta à ses lèvres ses doigts tremblants. À présent, elle se rappelait parfaitement ce qu'elle avait dit à Jean, dans l'église.

« Aime-moi ! »

Aime-moi ! lui avait-elle dit avant de s'évanouir.

19

La fièvre augmenta. Pendant des jours, elle se maintint, élevée et persistante. Un parfum d'amande amère flottait dans la chambre. Giulia était allongée sur le fit, épuisée. Elle sentait les mains de Jean qui la caressaient, et sa bouche, partout.

Plus d'une fois, son ange noir adoré souleva le bord d'un nuage, faisant glorieusement passer sa féminité par les portes du paradis.

Quand la fièvre l'abandonna, Giulia n'était plus seule. Une graine vivace avait été semée en elle, qui allait croître, se propager à travers elle jusqu'aux confins du monde.

20

L'époque qui suivit fut, pour Giulia, pleine d'une vie linéaire. Elle avait repris ses études, voulait passer son baccalauréat. Elle s'inscrivit à des cours de rattrapage. Elle était assidue, lisait, méditait. Elle sortait au cinéma, allait se promener. Ses camarades étaient frappés par sa réserve et ses yeux ardents. Devinaient-ils le feu qui couvait en elle, sous la cendre ?

Simplement, Giulia les évitait.

Elle ne voulait pas qu'on découvre son secret : qu'elle était amoureuse et attendait avec confiance — quoi ?

Une réponse à ses prières, une main qui cueille cette petite plante que la graine allait devenir au printemps. Car, du moment que la jeunesse permet de passer de prodigieux contrats avec l'avenir — et l'on est toujours jeune quand on est amoureux —, Giulia avait décidé que rien ne changerait. Si Jean n'était plus là, elle l'aimerait de loin.

L'amour n'est-il pas loin, même quand il est proche ?

Ne brille-t-il pas plus vivement s'il ne sait pas qu'il est partagé ?

21

Bien qu'elle ne vît rien arriver, Giulia attendait quelque chose. Disons : un signe. Pour ne pas parler d'un miracle. C'était vague, mais elle y croyait de toutes ses forces.

Et le miracle se produisit. Ou, pour être plus juste, se manifesta sous la forme d'une lettre. Sur l'enveloppe, le timbre portait des idéogrammes. Giulia sut aussitôt qu'il s'agissait de Jean. Qui d'autre que lui pouvait lui écrire de l'autre bout du monde ?

Elle était si émue qu'elle ne put l'ouvrir chez elle. Il fallait un endroit idéal. Après un long trajet en taxi, elle comprit qu'elle ne le trouverait pas : les endroits idéaux n'existent pas. Alors, elle se fit conduire à la campagne, aux portes de la ville.

Elle s'enfonça dans des champs ourlés de nuages noirs. La pluie menaçait.

Elle ouvrit l'enveloppe en évitant soigneusement de la déchirer. C'était une lettre brève, à l'écriture élégante.

« Je me trouve dans le sud du Japon, disait Jean, et je suis heureux d'être là,

le ciel frappait de grands coups de tonnerre, les gens sont simples et cordiaux, aiment la vie et sont aimables avec les gaijin, les étrangers. Je m'occupe des pauvres, des enfants abandonnés, et en m'occupant de ceux qui n'ont rien, je trouve un soulagement au tourment de devoir demeurer avec moi-même. Chaque jour, chaque soir, chaque moment toujours, dans mes prières, je supplie Dieu de me pardonner,

Giulia s'assit dans l'herbe, tandis que la pluie commençait à tomber...

de me pardonner de m'être trompé. Je ne cherche pas d'excuses, j'étais pleinement conscient de ce que je faisais à ce moment-là — et tu étais si belle, si belle ! —, de ma vie il ne m'était rien arrivé de plus beau, personne ne m'avait jamais adressé une telle invocation.

... La pluie tombait à verse, de grosses gouttes cinglaient le papier, faisaient éclater l'encre et l'encre en s'écoulant mangeait les mots dès que Giulia y avait posé les yeux, et elle ne savait que faire, s'il valait mieux lire plus vite ou courir chercher un abri pour sauver la lettre...

Aime-moi, m'as-tu dit, et ton innocence et ta beauté m'ont emporté, très haut, en ce lieu où tous les êtres humains sont sans loi, sans mémoire, perdu dans ton amour pendant un moment j'ai été totalement et définitivement un homme libre.

Mais j'ai manqué au serment qui fait de moi ce que je suis et à quoi, avant toi, je m'étais voué.

C'est pourquoi, agenouillé à tes pieds, je t'implore : pardonne-moi. Je te le demande, à toi, parce que je ne pourrai pas obtenir le pardon de Dieu si, d'abord, tu ne m'as pas pardonné.

Rien ne s'efface jamais, ce qui a été sera, même si c'est sous une autre forme. Dans mon errance, je suis arrivé un jour dans un archipel, puis dans une île, qui portent le nom de ton invocation¹, et c'est là que je me suis arrêté. C'est là que je resterai à jamais.

Si, dans ton infinie bonté, tu peux me pardonner, peut-être un jour, moi aussi, je parviendrai à me pardonner.

Jean

Le papier était maintenant illisible : l'encre délavée. Giulia laissait l'eau couler sur son visage, sur ses cheveux, alourdir ses vêtements, l'enivrant de joie et de bonheur.

¹ « Aime-moi » se dit en italien « Amami » (N. d. T).

Les mots de Jean dansaient dans son esprit. Maintenant qu'il l'avait dit, elle avait l'impression de l'avoir toujours su. Toute son émotion tournait autour de la phrase : *perdu dans ton amour*. Le reste ne comptait pas. Elle ne se demandait pas ce que Jean voulait dire exactement.

Souvent, la vérité n'est pas dans ce que disent les mots, mais dans ce qu'ils cachent.

Giulia le savait-elle ?

Pour elle, il était sans importance que la pluie les ait effacés.

Quoi de plus invincible qu'un cœur amoureux ?

22

Quoi de plus savant qu'un cœur amoureux ?

Un cœur amoureux sait que la plus grande tragédie de l'homme est qu'il oublie. Dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle recopia de mémoire la lettre de Jean dans un cahier qu'elle rangea dans un tiroir.

Mais Giulia savait autre chose encore. Que le papier est un support fragile qui se détruit facilement.

Elle ramassa quelques pierres polies et acheta une pointe de diamant. Elle les disposa sur la table de la salle à manger et lentement, avec force et patience, y grava, un à un, les mots de Jean.

Il lui fallut du temps, beaucoup de temps, et, quand elle eut fini, elle avait si mal à la main qu'elle ne pouvait plus tendre les doigts. Mais elle avait fait le plus important.

Ces mots continueraient à vivre après elle. Ils resteraient dans le monde, longtemps, très longtemps, quand elle en aurait dépassé la limite.

23

Jean. Pourquoi n'avait-il pas signé « père Jean » ? N'était-il plus prêtre ? S'il n'était plus prêtre, qu'était-il devenu ?

Jean. Jean. Jean. C'était un train qui ne ralentissait pas à l'approche du virage, qui résonnait dans ses pas quand elle marchait, qui palpait dans sa voix lorsqu'elle parlait, qui déterminait la cadence de sa mastication quand elle se nourrissait.

C'était un cri perché dans sa poitrine, qui frappait les coups de son cœur et se déroulait dans l'air en de douces volutes de fumée au rythme de sa respiration.

Elle ouvrit l'atlas à la carte du Japon. Elle cherchait un nom précis et le trouva bientôt : Amami-Oshima. Île d'Amami-Shoto, archipel faisant partie d'un archipel plus vaste, dit des Nansei.

Elle déposa le livre ouvert sur son oreiller. Elle caressa du bout des doigts les anses des îles enfilées comme un collier de perles au cou de la mer de Chine orientale.

Bien qu'ils figurent sur l'atlas du monde, elle n'arrivait pas à se représenter Amami-Oshima et Amami-Shoto comme des lieux physiques, géographiques.

Ils résonnaient à son oreille comme l'invocation de l'amoureux qui appelle dans l'ombre.

24

L'été se retira, laissant place à l'automne. Les pins des boulevards se remplirent d'oiseaux migrants.

Giulia dormait les fenêtres ouvertes, proche de leur chant.

Une fois, dans un demi-sommeil, elle sentit une caresse glacée sur son front. Elle ouvrit les yeux d'un coup, bien réveillée, aux aguets. La chambre baignait dans la pâle clarté de l'aube.

Sur l'oreiller, près de sa tête, s'étendait une grande ombre noire. Giulia devina plus qu'elle ne distingua. Elle sauta de son lit et courut se réfugier dans le coin le plus éloigné. Elle tremblait, apeurée, mais voulait regarder. Sur son oreiller, une chauve-souris se cabrait légèrement, comme pour prendre son vol.

Les objets de la chambre se dessinaient dans la lumière du jour qui pointait. Un rayon de soleil toucha le rebord de la fenêtre, éclaira le sol.

La chauve-souris se dressa. Soudain, une autre chauve-souris sortit de sous le lit et se plaça derrière elle. Elles traversèrent la fenêtre et, pendant un moment, la chambre fut plongée dans l'obscurité.

Giulia attendit dans son coin que se calment les violents tremblements qui agitaient son corps. Elle pensait avoir reçu un signe. Elle ne devait plus dormir dans cette chambre, plus vivre dans cette maison. Elle s'habilla et sortit.

La ceinture de pins qui bordait la rue était noire d'oiseaux qui chantaient en chœur.

Que dois-je faire ? se demanda-t-elle.

Très proche et claire, elle entendit la voix de Jean :

« Aime-moi », dit-il.

Au même moment, cercle jaune et parfait, le soleil se hissa sur le bord du monde.

Comme après une sonnerie de trompette, il y eut un grand tintamarre dans les feuillages. Pendant quelques instants, le noir des arbres devint ciel. Puis il s'ouvrit en trois grosses bandes grouillantes : une nuée qui partit aussitôt en libérant le bleu.

25

Le rejoindre, donc.

Mais comment ?

En abandonnant tout. Tout ce qu'elle possédait.

Tout ce qui, jusqu'à cette heure, avait été sa vie.

26

Giulia vida les armoires, offrit aux pauvres de la paroisse les vêtements de ses parents, ne gardant qu'un mouchoir brodé qui avait appartenu à sa mère et la pipe préférée de son père. Elle les mit dans sa valise, avec la boîte contenant les pierres de la lettre de Jean.

Elle alla trouver un avocat ami de sa famille.

Elle lui remit les clefs de sa maison, lui demandant de la vendre avec tout ce qu'elle contenait. Elle avait besoin d'argent. Elle allait loin, dit-elle, elle ne savait pas si elle reviendrait un jour.

Et comme cet avocat l'avait quelquefois fait sauter sur ses genoux quand elle était enfant, qu'il avait été un ami de ses parents et qu'il lui demandait, inquiet, les raisons d'une décision aussi soudaine qu'insensée, Giulia, pleine d'amour non partagé, lui raconta tout. Depuis le début.

Dès les premiers mots, l'avocat devint pâle comme la mort.

Il n'avait jamais rien entendu de semblable.

Ou plutôt, si, il l'avait entendu, mais il y avait très longtemps. Et il l'avait oublié.

C'était une histoire absurde. Immense.

Qu'il n'avait jamais vécue.

Ou plutôt, si, peut-être en avait-il vécu une semblable, mais il y avait bien longtemps. Et il l'avait reniée.

L'avocat s'approcha de Giulia. Lentement, la couleur regagnait ses joues. Il avait les yeux brillants. Il lui prit une main.

« Je n'ai jamais connu de fille comme toi, lui dit-il. Je t'en prie, reste, épouse-moi. »

Giulia fut-elle surprise ? Un peu.

Elle était trop jeune pour savoir qu'il est très facile de s'éprendre de quelqu'un qui nous parle de son amour pour un autre.

Pour savoir que, quand l'amour appelle, l'amour répond.

27

Avec sa petite valise, Giulia embarqua sur le premier vol pour le bout du monde.

Par le hublot de l'avion, elle ne put détacher le regard de cette nuit qui finissait sans commencer. L'aube qui éteignait l'une après l'autre ces lumières qui étaient des villes sur l'étendue des hauts-plateaux.

Après vingt et une heures de pleine lumière et trois escales, elle arriva à Osaka. Là, elle embarqua sur un vol pour Amami-Oshima.

Quand elle débarqua, la nuit tiède et parfumée était pointillée par des essaims de lucioles qui se poursuivaient dans les jardins de thé.

Elle ne savait presque rien de ce pays et encore moins ce qu'elle allait y faire. Mais, durant le voyage, tandis que le jour se prolongeait, elle avait compris ce qu'elle *ne* devait *pas* faire. Elle ne devait pas rechercher Jean. Lui imposer sa présence, en ne respectant pas sa décision. Elle ne devait pas se poser comme une alternative à son serment.

Serait-elle fidèle à ce dessein ?

Lorsqu'elle pensait qu'elle pourrait le trouver devant elle, en chair et en os, elle avait la bouche sèche. Lorsqu'elle pensait qu'elle pourrait ne pas le rencontrer, elle avait l'impression de mourir.

Saurait-elle l'attendre aussi longtemps que nécessaire — même si c'était à jamais ? — en accomplissant de petites manœuvres d'approche pour faire en sorte qu'il sache qu'elle était là, près de lui ?

Elle ignorait que, en dépit de la durée de son séjour là-bas, le temps qu'elle allait passer dans les îles serait aussi bref qu'un soupir.

28

Elle était partie, brûlant comme une torche. Avec le temps, elle dut apprendre à modérer la flamme pour la faire durer. À la protéger du vent pour qu'elle ne s'éteigne pas. À ramasser des brindilles et du bois sec pour l'alimenter. À garder autour d'elle le terrain dégagé pour qu'elle ne s'étouffe pas, et à la cacher pour qu'on ne la lui vole pas.

Elle avait suffisamment d'argent. Elle ne savait par où commencer, mais elle était venue là pour réaliser son rêve intérieur.

Et la réalisation d'un rêve intérieur vaut toute une vie.

29

À Yamato Hama, un village au pied d'une verte et vaporeuse montagne de l'île Amami-Oshima, Giulia rencontra une veuve. Les cheveux ondulés et les pommettes hautes des Mongols. Une grâce toute particulière, qui lui rappela sa mère. Elle l'avait suivie jusqu'à une construction aérée, au toit en pente raide, entourée d'un bosquet de bambous et de palmiers. Elle s'était installée par terre, sur le sentier, et avait attendu. Au bout d'un moment, la veuve était sortie et lui avait fait signe d'entrer.

Elle s'éclaircissait continuellement la voix, changeait les assiettes en fonction des saisons et fixait les bibelots avec du fil de fer pour qu'ils ne tombent pas à la première secousse d'un tremblement de terre. Elle ne prononçait pas un mot qui ne fût en son dialecte, mais au bout de

quelque temps elle enseigna à Giulia la base de ce qu'un étranger doit savoir pour vivre en harmonie avec les gens du pays.

Ne pas balancer les jambes quand on est assis (c'est un signe de pauvreté et de grossièreté).

Ne pas se moucher en public (Giulia le fit dans un restaurant et tous les convives quittèrent aussitôt la salle).

Se savonner et se rincer jusqu'à ce que l'on soit bien propre, avant de se plonger dans l'*ofuro* — la baignoire — (les premières fois, Giulia s'évanouissait : l'eau était si bouillante qu'on aurait pu y faire cuire une langouste).

Ne pas marcher avec des chaussures sur les tapis et les *tatami* (car elles sont en contact avec la terre).

Sucer bruyamment les pâtes une par une sans éclabousser son vêtement de sauce et boire tout aussi bruyamment du thé et du *saké* avec un grand soupir à la fin du repas (pour montrer qu'on l'a apprécié).

Ne pas compter devant un commerçant la monnaie qu'il rend (pour ne lui témoigner aucune méfiance).

Placer le pourboire dans une enveloppe et la dissimuler sous quelque objet si l'on paye un service qui n'est pas dû l'argent est vulgaire et les personnes raffinées ne devraient pas y prêter attention).

Dire toujours, le plus souvent possible : *Domo arigato gozaimasu* — c'est-à-dire merci beaucoup car, lorsqu'elle est prononcée avec le cœur, dans aucun autre endroit du monde cette phrase n'a autant de valeur.

30

Elle tenait silencieusement compagnie à la veuve, qui teignait, avec la boue du fleuve, les tissus de soie très précieux, selon un procédé antique, en suivant à la radio et à la télévision les progrès quotidiens de la floraison des cerisiers. Elle l'aidait à tresser les arbustes de pandanus pour en faire des *antsuku*, de petits paniers pour les orphelins du diocèse.

Elle louait une bicyclette ou un cyclomoteur et se perdait dans les champs de cannes à sucre de l'île, où les taureaux et leurs meneurs travaillaient la terre. Elle montait au sommet de la montagne pour voir le soleil se coucher derrière les barrières de corail de la mer de Chine orientale, et imaginait qu'à s'endormait dans la mer Jaune.

Mais, surtout, elle se postait dans la jungle, derrière des buissons d'hibiscus, non loin du toit rouge d'une petite église où la veuve était allée apporter ses présents, dans l'espoir et dans la crainte de voir Jean se matérialiser.

Elle avait acheté un livre sur l'archipel. Il était écrit en japonais, elle ne comprenait donc rien aux mots, mais elle pouvait apprendre les images. De magnifiques illustrations de temples, de plages, de criques, de plantes et d'animaux en voie d'extinction, d'oiseaux tropicaux incapables de voler, de céramiques représentant des lions, à la gueule grande ouverte et à l'expression effroyable, qui servaient à protéger les maisons en en tenant éloignés les esprits du mal.

Et, image qui ne la laissait pas en paix, une vieille carte du Sud-Est asiatique avec une flèche qui, partant de Malacca et passant par Taiwan, remontait jusqu'au froid des steppes sibériennes. À l'endroit qui correspondait à Amami-Shoto, un jésuite hiératique brandissait un crucifix au-dessus d'une foule d'indigènes agenouillés.

Elle devait très vite exceller dans le tressage des corbeilles, de façon que quelqu'un finisse par en être intrigué et que la veuve soit obligée de parler d'elle : si Jean devenait comme ce jésuite, y aurait-il encore place pour elle dans son cœur ?

31

Au début d'avril, les lis fleurirent tous ensemble sur les rochers du cap Ayamaru. Les taureaux cessèrent de travailler la terre et changèrent d'occupation. À présent, ils se disputaient la victoire dans des corridas villageoises où le sang n'était pas répandu.

Giulia dut se rendre à l'évidence : bien que la production de corbeilles ait triplé et que de nombreuses personnes soient désormais au courant de la présence d'une industrieuse Occidentale chez la veuve, aucun prêtre n'était venu poser de questions.

Elle laissa encore passer l'été, puis, à contrecœur — car s'éloigner d'Amami-Oshima lui semblait une trahison et, d'une certaine façon, elle était attachée à la veuve et à sa nouvelle vie —, elle salua la maîtresse de maison avec de nombreux *Domo arigato gozaimasu* et prit le bateau pour Okinawa.

Travailler à tresser de ses mains des corbeilles et à teindre de la soie avec la boue d'un fleuve n'avait pas servi à lui faire rencontrer Jean. Mais cela lui avait appris à accorder de l'importance à l'infiniment petit, au geste répété qui trouvait sa perfection dans son accomplissement ici et maintenant. À y puiser du plaisir.

Il fallait maintenant qu'elle trouve autre chose.

Apprendre à lire et à écrire les idéogrammes. C'était peut-être là le système pour arriver jusqu'à Jean.

32

À Naha, capitale de l'île d'Okinawa, Giulia eut aussitôt la désagréable sensation de se retrouver chez elle. De respirer l'air vicié de sa maison. Est-ce pour cela qu'elle faillit se perdre ?

Elle parcourait la ville en taxi sur les autoroutes à quatre ou six voies, s'extasiant devant les gigantesques panneaux publicitaires en anglais. Elle dînait dans les McDonald's surpeuplés de soldats aux cheveux en brosse, qui étaient en garnison dans les bases américaines.

Le soir, elle allait assister aux combats entre des mangoustes et les venimeux serpents *habu*. Elle mangeait un plat de poulet frit et de boulettes à l'ombre d'un temple shinto, voisin d'une discothèque hurlant à plein volume.

Elle suivait la foule qui s'attroupait pour des démonstrations de karaté. Elle se glissait dans les ruelles des quartiers du port avec leurs gargotes bourrées de prostituées.

Naha était un énorme tableau dans lequel d'innombrables lignes se déplaçaient continuellement à une vitesse si grande qu'elles avaient l'air immobiles.

Combien de jours s'étaient écoulés ? Peu ? Beaucoup ?

Trop depuis qu'elle avait perdu sa route.

Sans arrêt, quelque chose arrivait, si bien qu'elle remettait jour après jour la recherche d'une école, d'un maître qui lui apprenne à lire et à écrire. De même que, à Yamato Hama, elle avait vécu dans le silence et le recueillement, toute tendue vers Jean, à Naha, elle lui avait tourné le dos.

Le visa sur son passeport arrivait à échéance.

Elle devait quitter le pays, ou trouver quelqu'un qui se porte garant d'elle.

33

Un soir, elle entra dans un bar du port. Une course de canoës venait d'avoir lieu, avec des rameurs vêtus de merveilleux costumes traditionnels. Partout, c'était une foule immense de parieurs et de curieux.

Giulia n'arrivait pas à attirer l'attention du garçon. Un ivrogne lui souriait avec insistance, d'une manière allusive. C'était une femme blanche, seule, un jour de fête. Que pouvait-elle rechercher, sinon de la compagnie ?

L'homme attrapa le barman et lui fit apporter une petite chope d'argile et un verre rempli de glace. Ce devait être de l'*awamori*, le saké d'Okinawa. Giulia lui adressa un signe de remerciement en courbant la tête et porta le verre à ses lèvres. L'ivrogne émit un sifflement, la prit sans ménagement par la taille et la conduisit vers un grand vase muni d'un couvercle. Il souleva le couvercle et elle fut frappée par le parfum particulièrement intense du saké. Elle regarda à l'intérieur. Un *habu* venimeux était enroulé au fond, depuis plusieurs années sans doute, car il s'était presque dissous et il n'en restait guère plus que les vertèbres.

Giulia apprenait vite. Elle en savait déjà assez sur les traditions locales. Au lieu de l'*awamori*, l'homme lui avait fait servir un *habuzake urume*, le saké du serpent dont on dit qu'il augmente la puissance et le désir sexuels. Ce que cet homme attendait d'elle était clair. En effet, il lui avait retourné la paume de la main et l'explorait à présent de ses lèvres humides.

Ce n'était pas sa faute.

Giulia retira sa main. Avec une ferme gentillesse et une courbette, elle lui adressa un gros *Domo arigato gozaimasu*.

Pas pour l'*habuzake urume*, mais parce qu'il lui avait montré combien de temps et de grâce elle perdait en s'éloignant de sa vraie route.

34

Il est de petites, mais grandes chances. Aucun des gestes qui nous améliorent n'est jamais accompli une fois pour toutes. Si nous venons à relâcher notre attention, nous pouvons perdre le terrain conquis. Aussi, à plus forte raison, le plaisir que nous donne son accomplissement reste fixé dans notre mémoire et nous encourage. Si, un jour, nous avons pu quelque chose contre la difficulté, si nous avons relevé la tête et modifié un comportement qui était erroné, cela nous restera à jamais et nous fera plus grands.

Personne ne pourra jamais nous prendre ce qui appartient à notre être intime, ce pour quoi nous avons travaillé et mis nos qualités en œuvre.

Si, en allant dans l'archipel, Giulia avait conçu une idée démesurée, il lui fallut un grand courage et une énorme force de caractère pour se replacer dans l'attente de Jean et rester fidèle à son rêve intérieur.

Chaque matin, sur l'île de Kume, en se rendant chez le maître Sakayori — un petit vieillard très gaillard et plein de verve qui, dans un japonais archaïque, lui apprenait le nom particulier de chaque type de pluie —, Giulia confirmait son dessein.

Elle se le répétait au coucher du soleil, se promenant au bord d'un marécage de mangroves sur la côte, où elle était allée jouir de la paix du crépuscule. En rentrant, elle traversait les petites rues du village et s'arrêtait sous les fenêtres d'une maison. Quelqu'un jouait du *shamisen*, le banjo japonais. Mais cette sonorité ne la plongeait plus dans une profonde mélancolie.

Elle se passionnait pour cette culture au point que, de temps en temps, en grand secret, chez elle, elle portait le kimono.

C'était un excellent moyen d'exercer son attention, car cela obligeait à faire des pas brefs, contenus, à marcher le dos bien droit pour garder l'équilibre.

35

Lentement, avec admiration et patience, Giulia pénétrait la nature du japonais. Elle était frappée par le fait que l'idéogramme est l'idée centrale d'une langue subjective, tendant à cerner une condition humaine, tandis que le monde reste vague et indéfini à l'arrière-plan.

L'homme, par exemple, est un gros rectangle partagé à moitié par un trait vertical, qui en coupe la base et se prolonge, en bas, en une jambe repliée. À l'extérieur, une ligne horizontale s'élanche à la base du rectangle et, avec un angle, trace l'autre jambe.

La femme, au contraire, est formée de deux *I*, emboîtés l'un dans l'autre de manière à tracer une sorte de losange élancé et agile en son centre, avec des lignes centrifuges sur tous les côtés.

Quelle vérité simple et profonde dans le noyau de sens des deux idéogrammes, pensait Giulia.

Chez les hommes, la pensée est abstraction, raisonnement, et réside plutôt dans la tête, l'enfle et l'alourdit. Chez les femmes, la pensée est action, réside dans le plexus et est intuition, rapidité. Si un homme te dit qu'il t'aime, peut-être est-il en train d'évaluer la possibilité de t'aimer et ce que cela impliquera dans l'organisation de sa vie quotidienne. Mais si toi, femme, tu dis à un homme que tu l'aimes, cela signifie que le fait est déjà avéré, que tu as déjà révolutionné ta vie pour lui, que tu l'aimes depuis toujours, même si tu viens juste de faire sa connaissance. C'est la tradition.

Les choses étaient-elles encore comme ça ?

L'étaient-elles aussi entre Jean et elle ?

36

Je dois faire quelque chose pour qu'il sache que je suis ici, se disait-elle en explorant les plantations de roseaux serrés et inextricables comme un message secret.

Je dois trouver, je dois trouver le moyen, se répétait-elle, en fouettant les broussailles à l'aide d'une canne de bambou pour effrayer les serpents *habu*, qui, pourtant, ne sortent que la nuit.

Mais comment ? et elle s'arrêtait pour observer un buffle planté au milieu d'un champ, un héron perché sur le dos.

Jamais elle ne se sentait davantage une étrangère que lorsqu'elle se torturait intérieurement. Qu'était devenu Jean, cependant ? Peut-être avait-il suivi l'enseignement des maîtres zen.

Si tu marches, contente-toi de marcher. Si tu es assis, contente-toi d'être assis.

Avait-il appris à se contenter ?

Avait-il renoncé à elle ?

37

Maître Sakayori la recevait avec une courbette, puis disposait les feuilles sur la table basse, devant le *tatami*.

Natsu kashii. C'est le nom qu'il lui donnait. « Celle qui souffre de nostalgie. »

Non, Giulia ne souffrait pas de nostalgie. Elle menait une vie heureuse, sans besoins, si ce n'est celui de trouver un moyen pour parvenir jusqu'à Jean.

Si, souvent, elle paraissait absente, c'est parce qu'elle ne pensait qu'à lui.

38

Poussée par la passion, Giulia apprit rapidement une bonne moitié des deux mille signes qu'il faut savoir par cœur pour connaître du japonais ce qu'en connaît un élève de l'école élémentaire.

Maître Sakayori ne l'appelait plus *Natsu kashii*, mais *Yamamichi*, « Route de montagne ».

C'était un hommage à son application et à ses conquêtes, bien qu'il la regardât en même temps d'un air dubitatif, car les japonais ont toujours considéré comme impossible qu'un étranger apprenne leur langue.

39

Les mois passaient et Giulia vivait, Plongée dans ce tissu vivant, sensible, qu'est la langue japonaise. Mais maître Sakayori secouait toujours la tête en signe de désapprobation prudente et polie.

Mayou odorico, «Danseuse indécise», ainsi l'appelait-il maintenant qu'elle avait pris le pinceau en main.

Ce n'est pas que Giulia ne sût point se débrouiller d'une manière acceptable entre les trois systèmes usités pour écrire les signes. Ce n'est pas qu'elle hésitât trop à choisir l'intonation ou que son oreille n'entendît pas la voyelle qui change le sens d'un mot quand elle est prononcée.

Même si elle s'étonnait du peu d'importance qu'ont les temps des verbes et de la richesse des modes. Du fait qu'il n'existe pas de pronom relatif, que les adjectifs se conjuguent et que l'on dit : « hier chaudait » au lieu de « hier il faisait chaud ». Et que, à la question « Untel est-il venu au théâtre ? », il faut répondre « Ç'aurait été très agréable, mais... respectueusement, il n'est probablement pas venu ».

Donc : est-il venu, oui ou non ? Très difficile de le savoir. Très difficile, incapacité souvent très honorable à construire des phrases qui aient une signification univoque.

Giulia apprit que, en japonais, les réponses sont sujettes à de délicates nuances, toujours données de manière approximative, de sorte que c'est à celui qui interroge de tirer les conclusions qui s'imposent.

Elle apprit à ne pas demander en niant, parce que si l'on demande : « tu ne veux pas que je vienne avec toi ? » on entend répondre : « oui » — c'est-à-dire : « je ne veux pas que tu viennes avec moi ».

Et elle eut bientôt la claire conviction qu'il n'existe pas au monde de langue mieux faite pour l'amour.

40

Maître Sakayori lui apprit à composer des haïkus, qui ont toujours l'immanent comme sujet. Un effet sans cause, une mutation sans but, un événement sans ancrage.

Un poisson qui frétille. Une porte fermée. Une banderole qui ondoie. Une pagode. Un arbre dans la tempête. Un soldat qui marche.

Mais chaque signe que Giulia apprenait à tracer était pour Jean. Rien que pour lui. Elle était heureuse de pouvoir lui écrire chaque jour, sur un cahier qui lui était réservé, cette simple (si l'on peut dire) prière : *viens à moi*.

Selon son humeur et ses sentiments, Giulia pouvait s'adresser à Jean sur un ton humble, égal ou supérieur, en variant simplement le verbe.

Watashi wa anata no tokoro ni mairimasu : laisse-moi venir à toi (je t'en prie).

Watashi wa anata no tokoro ni ikimasu : je viens à toi (nous nous verrons bientôt).

Watashi wa anata no tokoro ni iku : je viens toi ! (accueille ta reine).

Comme elle pouvait choisir la façon de lui parler, Giulia se sentait libre et ce sentiment de liberté augmentait son ardeur.

41

Pour écrire, Giulia dut d'abord apprendre à avoir la main ferme, car, avec le pinceau, il est impossible de revenir sur un signe, qui est achevé dès qu'il est écrit. En traçant une ligne, elle ne pouvait ni se repentir, ni refaire, ni corriger. C'est comme un pas de danse.

Elle dut aiguïser sa vue et son ouïe. Sentir le rythme, la précision et le feu de la danse dans sa main, dans son bras et dans ses doigts.

Bien que son exécution fût encore imprécise — c'est pourquoi maître Sakayori l'appelait *Mayou odorico*, « Danseuse indécise » —, on commençait à entrevoir sur sa page l'inimitable empreinte de la beauté des peintures.

42

Un après-midi, elle alla sur des rochers. Un gros point noir stationnait dans le ciel et Giulia s'arrêta pour l'observer.

Il était immobile dans le bleu. Était-ce un satellite ? Quand il bougea enfin, descendant en piqué, il apparut clairement que c'était un oiseau. Un rapace. Un aigle !

Giulia s'immobilisa sur le sentier. Il m'a pris pour une proie, pensait-elle, la gorge nouée, incapable de prendre une décision. Rester pétrifiée ? Se sauver ? Que savait-elle des aigles ? Qu'ils soient des Nansei ou d'ailleurs.

Le rapace s'arrêta au-dessus d'elle, à une certaine altitude. Pendant quelques instants, il fit du sur-place, puis s'élança en direction du sud. Giulia reprit sa respiration. Elle s'aperçut qu'elle tremblait. Elle était incapable de détacher ses yeux du rapace et, quand elle vit qu'il virait de cap et revenait en arrière, elle fut gagnée par la terreur.

Mais, de nouveau, l'oiseau fit du sur-place, peut-être plus proche, et, au bout d'un moment, repartit vers le sud. Il s'arrêta encore un moment dans sa trajectoire, comme pour vérifier que Giulia l'observait. Puis, lentement, majestueusement, sans plus s'arrêter ni revenir, il prit définitivement la route du sud.

À présent, Giulia était moins effrayée que stupéfaite. Elle était convaincue que l'aigle avait voulu lui indiquer la route.

C'est fou, pensa-t-elle. Il m'a prise pour un voilier.

Justement. Qu'était-elle, sinon un voilier de chair et de sang ?

43

Emportant en souvenir les noms qu'il lui avait donnés, elle salua maître Sakayori, le remercia poliment de tout ce qu'il lui avait enseigné.

Elle s'embarqua à l'aube pour les lointaines îles des archipels de l'extrême Sud, Sakishima et Yaeyama.

Elle n'était pas vraiment convaincue — comme l'affirmait maître Sakayori — que la poésie est d'abord faite pour être vue car elle pénètre dans le cœur à travers les yeux.

Qui peut dire, avec certitude, combien de portes a notre âme ?

44

Des maisons basses en corail et des plages de sable blanc à Miyako. Et des sentiers qui conduisaient aux temples. Et, sur les sentiers, des centaines de minuscules statues de l'incarnation du Bouddha Jizo, protecteur des enfants, des accouchées, des voyageurs. Et, agenouillée à terre près d'une statuette, une *obaasan*, une vieille femme, en larmes, entassait de grosses pierres couvertes d'idéogrammes gravés et de peintures.

« Pourquoi pleures-tu ? Que fais-tu ? » lui demanda Giulia.

La vieille la regarda et, comme Giulia était une étrangère, elle pardonna son ignorance et lui expliqua aimablement :

« C'est pour Jizo, pour qu'il libère bientôt l'esprit de mes deux petits-enfants condamnés à entasser des pierres sur la rive du *Sai-no-Kawara*, le fleuve de l'enfer. S'il te plaît, aide-moi, fais-lui une offrande, toi aussi. »

Giulia ne demanda pas à la grand-mère quel mal avaient fait ses petits-enfants pour encourir une peine aussi lourde. Elle n'avait rien à offrir, mais elle vit, non loin de là, une belle pierre arrondie et lisse. Elle alla la prendre et la déposa sur le tas.

Mais sa pierre nue semblait vraiment pauvre à côté des autres décorées. Sans doute Jizo ne l'accepterait-il pas. Aussi Giulia prit-elle une pierre pointue et essaya-t-elle de trouver dans son esprit un mot si beau qu'il puisse toucher le cœur d'un dieu. Je sais, pensa-t-elle soudain, et tout son visage s'éclaira, bien sûr, ça ne peut-être que :

Amami !

Et elle ne l'écrivit pas en Kanji, le système des pictogrammes chinois. Elle l'écrivit en recourant au Romaji, les caractères romains, nos caractères, car, comme les deux petits-enfants, elle avait besoin de Jizo.

Cela lui prit beaucoup de temps, car s'il n'est déjà pas facile de tracer une ligne sur une pierre, il l'est encore moins d'y graver un mot. Elle avait eu bien du mal, des années plus tôt, à transcrire sur les pierres la lettre de Jean !

La *obaasan* attendait patiemment à côté d'elle, en mâchonnant des algues fines comme des lacets.

45

La pierre fut placée sur le tas. Mais, cependant, comme le mot désignait leur archipel et que le fait qu'une *gaijin* l'ait écrit en guise de prière ne pouvait être qu'un geste d'affection, les passants la montraient du doigt, s'arrêtaient et la regardaient. Ce simple mot — *Amami* — produisait sur chacun un effet inaccoutumé. On aurait dit que la pierre elle-même s'était aperçue qu'elle était regardée avec affection et admiration, et qu'elle s'était mise à palpiter, à briller. C'était une illusion. Mais cela rappela à Giulia que, dans son rêve, les pierres l'avaient conduite dans les bras de Jean. C'est alors qu'elle eut l'idée, la vision.

Elle allait écrire son amour pour lui sur les pierres. Puis elle les disperserait sur les sentiers qui menaient à l'autel des innombrables manifestations du Bouddha : Jizo ; Ebisu, dieu de la fortune ; Hotei, dieu de la satisfaction et du plaisir ; Haciman, dieu de la guerre.

De même que le Petit Poucet avait pu retrouver son chemin grâce aux cailloux blancs, les pierres écrites permettraient à Giulia de trouver la route du cœur de Jean.

46

Certains objecteront que seule une femme stupide, une folle, peut gâcher les meilleures années de sa vie à écrire sur les pierres d'un archipel des mots d'amour pour un homme absent.

Mais je dis que c'est là le geste le plus sensé dont j'aie jamais entendu parler.

En écrivant et en écrivant encore, Giulia alimentait son amour. Avec l'encre, elle racontait sur des pierres vives sa foi et son attente. De cette manière, son existence avait pris un sens.

Par ce geste, Giulia se renommait, faisait quelque chose d'elle : son œuvre même.

Quand Jean serait de retour et que son attente finirait, elle verrait, en se retournant, la plénitude de ces années vides de lui.

Parce que, bien qu'elle soit séparée de Jean, depuis qu'elle s'était éprise de lui, Giulia vivait plongée dans son amour.

47

Giulia dispersa ses pierres sur les autels champêtres des sept îles qui entourent Miyako : Irabu, Shimoji, Ikema, Kurima, Sugimoto, Tarama et Minna, Puis elle embarqua pour Ishigaki.

Elle ne cherchait rien. Simplement, elle écrivait. Elle avait acquis une certaine maestria pour tracer les idéogrammes. Mais, de plus en plus, elle écrivait dans sa langue maternelle.

Ishi ni mono o kaku gaijin, « l'étrangère qui écrit sur les pierres », ainsi l'appelait-on. Ce que les gens appréciaient en elle, c'étaient leurs propres qualités, qu'elle avait faites siennes. La fermeté de ses signes sur les pierres, sans bavures, sans tremblements. Ses gestes fermes et précis, répétés par un mouvement régulier et coordonné des bras qui devenait un dessin tracé dans l'air.

Sa façon d'être courtoise sans servilité. Disponible sans affectation.

Oui, les gens l'acceptaient. Elle n'était plus une étrangère.

48

Bien que des années se soient écoulées, Giulia avait encore l'impression d'être la jeune fille qu'elle était lorsqu'elle avait rencontré Jean pour la première fois. Son énergie était intacte, son corps restait ferme, rond comme un ciel d'été.

Pour écrire sur les pierres, elle utilisait de la peinture et du vernis orange, comme la tulipe que Jean lui avait donnée en rêve. Les signes se détachaient sur les pierres polies, tel un dessin au henné sur la main d'une épouse arabe.

La nuit, son sommeil était léger, dénué de rêves.

Assise sur le *tatami*, elle écoutait.

Sur les mers, entre les îles, les années se livraient à un grand tapage. Elles auraient voulu entrer et faire justice de la jeunesse indue de Giulia. Mais un puissant sortilège les retenait au seuil du Temps.

Les sentiments ne vieillissent pas avec l'âge, l'amour se moque du temps qui passe et ce sortilège n'était pas seulement son œuvre à elle. Il était l'œuvre des amoureux. Les amoureux sont la sève du monde, et leurs mots d'amour rajeunissent à force d'être répétés.

Amami... Aime-moi, je t'en prie, parce que, en t'aimant, j'accepte ton silence, et même ton absence, et je te remercie de ce que tu m'as fait.

Oui. Parce que l'incrédulité, la souffrance et la joie pour ce qu'il lui avait fait avaient mobilisé toutes ses ressources.

Parce que, avant de l'aimer, elle ignorait posséder le don de l'écriture. Et les mots qu'elle transcrivait avec patience, inspirés par un sentiment qui s'était renforcé avec le temps, étaient un talisman. Ils n'étaient plus seulement et simplement sa chose. Ils allaient au-delà d'elle-même.

Ils étaient devenus essentiels, comme l'eau, l'air et le sang. Comme les ingrédients que les embaumeurs emploient sur le corps de ceux que nous aimons pour qu'ils soient encore présents pendant que nous, en les accompagnant à la fosse, les livrons à l'éternité.

49

Giulia écrivit pendant des années et sur des centaines de kilomètres. Elle écrivit du nord au sud, de l'est à l'ouest. D'un bout à l'autre d'Amami-Shoto.

Les habitants des îles ont le culte de l'écriture et de la calligraphie et sont profondément religieux. Ils considéraient les pierres de Giulia comme des prières, des vœux adressés à un dieu susceptible d'écouter les hommes.

Ils les admiraient et les acceptaient en échange d'un repas, d'un toit pour la nuit. Ils les emportaient chez eux, sur leurs petits autels domestiques, mêlées aux leurs sur les routes qui conduisaient aux temples. Ainsi les phrases d'amour de Giulia se décomposaient et se recomposaient en créant toujours un nouveau sens. Les bateaux de pêche qui longeaient la côte à la recherche de langoustes en avaient aperçu sur les fonds coralliens. Dans ce profond silence, les mots se détachaient, gigantesques, comme engendrés par le cœur amoureux des baleines.

Giulia ne revendiquait pas la propriété des pierres sur lesquelles elle inscrivait sa poésie. Elle savait qu'elles ne lui appartenaient pas plus que l'homme qu'elle aimait ou qu'une robe qu'elle avait portée quand elle était enfant.

Mais, lorsqu'elle les regardait, quelque chose s'agitait en elle. À cause des mots, mais aussi de la calligraphie, si changeante qu'elle semblait constituer une carte : l'histoire de sa vie. Comme lorsque nous nous regardons sur une série de photographies prises au fil du temps et que nous constatons avec stupeur que nous avons changé, tout en restant au fond toujours identiques.

La calligraphie était sa marque. Dans cette marque, on pouvait lire la confiance, l'amour et la tempérance.

50

En allant d'île en île, Giulia entendit parler d'un homme à la peau noire appelé *Iyashi no shisyo*, « le maître qui guérit », et son cœur vacilla.

On disait que, bien des années plus tôt, quand le garçon était arrivé dans les îles, il s'était mis au service des pauvres sans se ménager, jusqu'à en perdre la santé. Il avait failli mourir, mais il en avait réchappé. Depuis lors, il pouvait être mordu par un *habu* ou boire le saké spécial de Yonaguma qui fait perdre la raison sans ressentir aucun effet.

Il se déplaçait d'île en île, vivant de rien, la plupart du temps dans la jungle. Il imposait les mains et enlevait les maladies, comme un illuminé.

Le cœur de Giulia vacilla et elle eut soudain une forte fièvre, comme lorsque Jean lui était apparu en rêve la seconde fois. Mais elle parvint à rester fidèle à sa résolution de ne pas le chercher et se jeta à corps perdu dans l'écriture.

51

Mon aimé, mon ange, si je t'invoque avant de me coucher, c'est pour entrer éveillée dans la nuit. Oh, ne pense pas que mon attente soit vide. Chaque minute est dense d'infini, si elle est pleine de la pensée de toi. Je ne demande rien, si ce n'est la force de continuer à t'écrire et à faire que tu existes. Je ne te suis pas. Je ne poursuis pas le bonheur de nous deux ensemble, je l'ai déjà vécu. C'était dans mon rêve, quand ton visage était proche du mien et inconnu, et dans mon absence présente, tu me prendras encore avec une infinie douceur — comme tu l'as fait — quand tu voudras, je ne m'apercevrai de rien dans la nuit de l'esprit mais je saurai tout dans le jour du corps sans que je te sache parce que je te sais déjà, sans que je te voie parce que tu es constamment présent près de moi — j'ai tout su de toi en te regardant la première fois...

Giulia s'interrompit. Elle essuya la sueur à son front. Elle regarda le tas de pierres écrites, le travail de plusieurs semaines. Elles formaient un petit muret au bord du sentier. Un soutien et un refuge pour son sentiment.

Comme les haies de *fugugi* qui entouraient les villages d'Iriomote pour les défendre contre les typhons de l'automne.

52

Une princesse et un paysan s'aimaient mais ne pouvaient se rencontrer qu'une seule nuit par an. Les amants malheureux devinrent alors des étoiles, Véga et Altaïr, qui croisent la Voie lactée cette nuit-là. Les gens des îles les fêtaient avec des banderoles décorées de vers et de poèmes d'amour et d'étoiles filantes qu'ils déployaient et accrochaient aux arbres et aux fenêtres.

Avec un long frisson de plaisir, Giulia pensa que le temps était peut-être arrivé de quitter les îles Yaeyama pour retourner à Amami-Oshima, et elle attendit un signal.

Mais l'été se passa sans que rien se produisît.

53

L'automne revint. Giulia écrivait jusqu'au soir avec de la peinture orange. Puis elle s'allongeait sur les pierres comme sur une couverture brodée — son trousseau de mariage —, bras écartés, bouche ouverte. Elle les touchait. Elle aspirait leur tiédeur, reconnaissante, l'odeur mêlée de soleil, de sel et de vernis. Dans ces moments de plénitude, elle était certaine que la réponse de Jean était déjà arrivée : c'était son œuvre.

Elle observait les oiseaux marins qui griffonnaient le ciel en unissant les îles par leurs imperceptibles trajectoires.

Combien de fois imagina-t-elle qu'elle s'accrochait aux ailes de l'un de ces oiseaux et qu'il la conduisait jusqu'à Jean ! Le voir, assister à sa vie, même de loin. Mais, toujours, une voix intérieure l'arrêtait.

Nous avons tous au moins une fois constaté qu'il est parfois inutile de forcer les choses. C'est comme si l'on se tapait la tête contre un mur. Nos désirs ne se réalisent pas simplement parce que nous désirons. Ils se réalisent quand nous sommes prêts à accepter et à encourager ce que leur réalisation comporte sur le plan du réel.

Quand nous cessons de nous entêter.

Alors, la vie elle-même se charge de nous montrer que ce que nous désirons est déjà là, près de nous.

Il nous suffit de tendre la main et de le saisir.

54

Une rafale de vent a éveillé Giulia peu avant l'aube. Endolorie et anormalement *natsu kashii*, oui, comme une vieille jeune fille. C'est pourquoi elle a décidé d'aller écrire tout de suite, car rien ne lui apporte un plus grand soulagement, ne lui permet de retrouver son meilleur moi.

Hier, elle a laissé inachevée une lettre d'amour pour Jean sur une plage isolée d'où l'on aperçoit les montagnes de Taipei. Mais, quand elle arrive sur la plage, elle ne trouve plus les pierres. Peut-être me suis-je trompée de plage, pense-t-elle, et elle entreprend de la rechercher. Il y en a une infinité et nombreuses sont celles qui se ressemblent. Mais, aujourd'hui, elle n'est pas en veine d'exploration. Plus elle marche, plus elle sent croître en elle une inexplicable agitation.

Après avoir dépassé une épine rocheuse, elle s'arrête brusquement, effrayée.

Devant elle s'étend la plage de ses rêves. Les palmiers s'élançant au-dessus d'une souche unique, l'un plus massif et plus haut, l'autre plus mince. Les grosses pierres volcaniques qui l'avaient transportée, le sable fin. Et, près de la mer, voici le rocher où s'était appuyé Jean.

Giulia se laisse tomber assise. Maintenant que son rêve a pris consistance sous ses yeux, elle a du mal à croire ce qu'elle voit. Malgré tout, elle doute encore : peut-être a-t-elle toujours douté. Peut-être apprend-on à croire ? Cela dépend-il d'un effort de volonté ou n'est-ce pas plutôt la foi qui descend en nous comme une grâce, comme un don ?

Les jambes molles et la bouche sèche, Giulia regarde autour d'elle. Mais elle a beau regarder partout, il n'est pas là.

Son esprit se vide, comme après un effort immense. Elle reste là, assise, et attend.

55

Les heures s'écoulent. Le soleil se lève, dépasse le zénith et commence à baisser. Quand il n'est plus qu'un cercle rouge que l'on peut regarder, Giulia monte à pied sur le rocher et se penche au-dessus de la mer. Elle écarte les bras. Veut-elle prendre son vol ou se jeter dans l'eau ?

Elle crie. Elle crie sans rien dire, elle crie jusqu'à en perdre la voix. Que crie-t-elle ? Sa colère, peut-être, sa déception. Un adieu ? Peut-être un dernier appel ?

C'est possible, puisque la nature répond à son cri.

La mer s'assombrit sur l'horizon, comme si une main invisible y passait un pinceau gorgé de peinture noire.

Le vent se renforce. Il devient impétueux, il commence à tout secouer autour d'elle. La ligne sombre avance comme une tache d'huile sur la mer, l'air est saturé d'une odeur de brûlé. De la jungle parvient le crépitement des arbres les plus faibles qui se brisent.

C'est à peine si Giulia a le temps de voir les deux palmiers déracinés se disjoindre en volant vers le rocher : une vague l'arrache et l'emporte au large.

Rien à quoi s'accrocher, inutile de nager, rien que du vacarme et du fracas. Peut-être Giulia lutterait-elle encore si quelque chose ne s'était pas brisé en elle lorsqu'elle a vu les palmiers se séparer.

Une chose noire vient à sa rencontre à grande vitesse — un tronc ? Giulia se laisse aller, ferme les yeux, elle n'a pas le courage de regarder sa mort en face.

Est-ce cela, la mort ? Une bouche qui s'ouvre dans un coin de ton corps et, de même qu'elle l'y avait introduite, en souffle la vie au-dehors ?

Pour Giulia, cela doit être sur le flanc droit, parce que c'est là qu'elle se sent agrippée et tordue et que, étonnée, elle doit écarquiller les yeux et ne sait plus que dire, que penser, que faire, parce que deux bras nouveaux et noirs la poussent vers le haut, vers l'air, et qu'une voix — sa voix —, la voix de Jean, celle d'autrefois, simplement plus profonde, l'invoque :

« Aime-moi ! »

Et même si, plusieurs fois, ils sont séparés, emportés, jetés loin l'un de l'autre comme de pauvres choses sur l'onde immense, ils continuent de se chercher, se rejoignent, se prennent et s'accrochent à la coque d'un navire naufragé, et c'est un prodige que d'être là, l'un contre l'autre, avec la furie de la mer qui emporte tout, y compris leurs vêtements, et ils ont la peau luisante et tendue, même s'ils se sont attendus pendant des années, des siècles, et leur laissera-t-on encore du temps, maintenant ils ne supporteraient plus d'être séparés, et peut-être parce qu'ils s'aiment tellement, ou peut-être parce qu'il s'est épuisé, le typhon se brise, le vent retombe d'un coup, la mer bouillonne et sanglote, le vent siffle et marmonne, mais s'éteint. Se tait. Tout fait silence, soudain, un silence absolu.

Puis, lentement, en murmurant, la masse d'eau s'écoule, reflue à sa source, retourne à la mer.

Elle laisse derrière elle deux créatures embrassées sous une couverture d'algues, sur les rouges coraux scintillants.

56

Par un jour de vent, longtemps, très longtemps après qu'on eut perdu la trace des deux amants, une femme qui souffrait par amour a trouvé la pierre de Giulia.

Celle où il était écrit : *Amami*.

La femme a été frappée par ce mot, qu'elle connaissait pourtant, comme si elle l'avait lu pour la première fois. Elle l'a ramassée et emportée chez elle. Peut-être a-t-elle été crachée par la bouche de Dieu quand il a nommé l'île, a-t-elle pensé, c'est assurément une pierre bénie.

Elle a prié ardemment pour que son bien-aimé revienne, elle a placé la pierre sur sa poitrine, à la hauteur du cœur, et s'est couchée.

Le matin, elle s'est réveillée en pleurant de joie l'homme était là, qui l'embrassait.

L'histoire a fait le tour des îles. Personne n'a été surpris : les gens du pays croient aux légendes et que toutes les choses, même les pierres, ont une âme. Et ils savent que les miracles se produisent pour de bon.

C'est pourquoi les pierres de Giulia sont très recherchées. Ceux qui en possèdent ou en trouvent une la conservent jalousement.

Et, durant les fêtes — qui, dans ces îles, sont très nombreuses —, on en voit de plus en plus souvent orner les autels, parmi les fleurs, les ex-voto et les lanternes rougeoyantes.

Remerciements

Je remercie tous ceux, amis et « spécialistes », qui m'ont accompagnée de leurs conseils et de leurs suggestions.

Un merci tout particulier à Samuel Fuyumi Namioka, pour sa connaissance du Japon.

I.A.

Site Internet : www.ippolita-avalli.net